

# Discipline et interdiscipline : la philosophie de « l'écologie des pratiques » interrogée

Entretien avec ISABELLE STENGERS

Deuxième partie de l'entretien entre ISABELLE STENGERS et NICOLE MATHIEU, en présence de PIERRE VERSTRAETEN.

*Pourquoi, alors qu'il y a de nombreux points de convergence, le dialogue devient-il si difficile ? Par sa vivacité, l'échange de ce deuxième temps de l'entretien est-il dispute ou diatribe au sens philosophique du terme ? Il oblige chaque protagoniste à préciser le sens de ses choix théoriques et pratiques et ouvre sur la question d'une différence profonde de conception des rapports entre travail et politique. À la suite, le commentaire d'Anne-Françoise Schmid distinguant philosophie et science renforce cette interprétation. Un dialogue qui mérite d'être prolongé.*

**Nicole Mathieu (NSS)** – Je reprends vos derniers mots : « Il y a trop d'endroits de vibrations possibles pour qu'on les habite tous ». On en revient à la question de la hiérarchie entre les terrains de recherche. Comment, dans la pratique, choisit-on sa hiérarchie ?

**Isabelle Stengers** – On ne la choisit pas plus qu'on est choisie par elle. Pierre Verstraeten a vécu avec « l'existence précède l'essence », la plupart des scientifiques diraient que « l'essence précède l'existence ». Cette opposition m'indiffère car ce qui m'intéresse c'est le moment où l'existence et l'essence se trouvent. Ce moment est totalement indécidable. On ne sait si c'est le trajet qui voue à cette rencontre ou si c'est la rencontre qui donne sens à un trajet qui aurait pu créer autre chose. En tous les cas, ce moment là devient « maintenant », cet événement là fait la vibration. On racontera désormais le parcours qui a mené à cet endroit sur un mode dont on était incapable. Ce n'est que maintenant que je peux raconter ce qui m'est arrivé quand j'avais 19 ans (ou 22 ans, je ne sais plus) et que j'ai quitté la chimie. J'étais alors en philo et je crois que j'énervais énormément Pierre Verstraeten par mon attitude : « Moi je viens en touriste ici, je viens regarder ce que vous faites. » À un moment donné, tout bascule et la position de touriste devient intenable. L'important est de reconnaître ce type d'événement, après on essaie d'en explorer les contraintes et jusqu'où cela peut mener.

**Pierre Verstraeten** – Pour mieux départager vos différences, prenons un problème d'actualité, le problème de l'immigration. Isabelle, que penses-tu de la contradiction, voire de l'antagonisme entre les deux positions extrêmes ? D'une part des défenseurs a priori et par principe du droit à l'immigration, de la défense des intérêts des immigrés qui sont dans une situation illégale en Belgique, de la défense de ceux qui ne cessent d'arriver, morts ou vivants, par Gibraltar ou

Algerias.... D'autre part des responsables de l'Union européenne, des politiques et technocrates, des aménageurs et réformistes qui, au vu des troubles actuels, récuse cette position au nom d'un calcul étayé sur leurs propres paramètres et sont prêts à établir des quotas selon certains critères... Ou bien, de ceux qui font une politique à plus long terme qui consiste à tenter de fixer les populations en les subventionnant sur place ?

**Isabelle Stengers** – Je pars d'un constat d'échec. On n'a pas de politique au sens de pensée, d'expérimentation et de mise en pratique. Il y a quelque chose qui est inacceptable, qui empoisonne la situation, c'est que le seul bon migrant est le réfugié politique, le réfugié économique, lui est totalement illégitime, on doit rester où on est, crever de faim, sans perspective... c'est comme cela. Et donc les réfugiés politiques sont sommés de prouver qu'ils sont de véritables réfugiés dignes de notre aide, et celui qui a le malheur de crever de faim, sans perspective, se fait renvoyer comme le dernier des malpropres, quasi comme un délinquant. Et même si l'idée de « frontière ouverte » est une idée abstraite, elle désigne en creux le plus grand scandale : nous n'avons pas de politique de l'immigration et nous vivons dans un monde où, pour la première fois sur terre, quelque chose qui a été le régime d'existence des humains, c'est-à-dire des morceaux de population qui voyagent, est interdit. Notre monde, qui semble être de la plus grande liberté est en train d'interdire la manière la plus légitime que les gens avaient de changer quelque chose à leur avenir en allant voir ailleurs. Je pars de l'idée qu'on est dans une position et dans un moment absolument sinistre et c'est à partir de là que je pense. Pas à partir de oui mais... combien de réfugiés ? quels quotas ? etc.

**Pierre Verstraeten** – Et votre interdisciplinarité comment aborderait-elle le problème ?

ISABELLE STENGERS, professeur de philosophie à l'université libre de Bruxelles  
Istenger@ulb.ac.be

PIERRE VERSTRAETEN, philosophe, professeur émérite à l'université libre de Bruxelles  
Piverstr@ulb.ac.be

NICOLE MATHIEU, géographe, UMR Ladyss/CNRS  
mathieu@univ-paris1.fr

Nicole Mathieu remercie Claire Fuzillier et Agnès Pivot pour leur aide.

**Nicole Mathieu** – Cette question difficile n'a pour ainsi dire pas été abordée dans la revue ni dans les pratiques interdisciplinaires dont nous tentons de rendre compte. C'est sans doute parce qu'elle se rattache principalement au champ du politique proprement dit qui ne renvoie pratiquement qu'aux sciences sociales et au dialogue avec les politiques et les mouvements sociaux. Notre interdisciplinarité se construit en général sur des problèmes qui convoquent en dialogue les sciences de l'homme et de la société, les sciences de la vie, les sciences physiques, les sciences de l'ingénieur.... Les questions sont par exemple celles des droits de propriété sur le vivant, les OGM, la question de l'alimentation et des ressources renouvelables, etc. Elles ne mobilisent pas que les sciences sociales comme c'est le cas pour le problème de l'immigration... S'il fallait le poser dans l'interdisciplinarité, nous mettrions l'accent sur le rapport entre démographie et environnement, nous tenterions de le poser dans des lieux précis...

**Isabelle Stengers** – Mais comment peut-on poser un problème hors lieu ?

**Nicole Mathieu** – C'est en effet impensable mais il faut reconnaître que pour l'instant la politique de l'immigration est un problème qui est posé hors lieu, sans référence avec celui du développement durable. Si cela était, la question serait encore plus complexe.

**Isabelle Stengers** – Quant à moi, je prends position sur un mode technico-politique, en rapport avec le type d'effet que je peux avoir sur une situation. L'année passée on m'a demandé d'intervenir au niveau semi-étatique sur la question du développement durable. Le développement durable est maintenant un objet transdisciplinaire par essence, avec plein de sous à la clé... Aussi que voit-on ? La plupart des disciplines réussissent, parce que c'est leur talent, à transformer un problème de développement durable de telle sorte que leur propre objet se trouve au centre. C'est ce qu'on appelle la tactique d'étiquetage : on re-étiquette ce que l'on voulait faire de toute façon, en affirmant que, sans cette entrée, il n'y aura pas de développement durable. Ma stratégie consiste alors à dire : avec le développement durable un nouveau rapport de force s'impose, si vous voulez l'argent qui lui est lié, il faut expliquer, non pas votre intention de contribuer au développement durable (il n'y a rien de plus facile), mais en quoi c'est le développement durable qui vous force à poser le problème autrement que vous ne l'auriez posé. Si vous voulez de l'argent vous pouvez bluffer, mais le seul fait que vous commencez à le faire va changer les choses. On change les gens en les forçant à bluffer ; après ils y prennent goût. Il ne faut pas chercher l'authenticité, il faut imaginer les transformations... Et de l'imagination, il en faut, puisque, pour bien bluffer, il faut se mettre à la place de l'autre ! Autre problème soulevé : que met-on, que prend-on dans le développement durable ? Beaucoup de phénomènes, mais on ne prend pas en compte le problème de l'immigration ou celui de l'emploi. Or s'il y a des problèmes qui impliquent la question du développement durable, ce sont bien ces deux problèmes là ! En disant chiche au développement durable, vous serez forcés à transformer l'ensemble de vos réflexes académiques.

**Nicole Mathieu** – Par rapport à cette question, je me sens plus proche de vous. Autant j'appréhende de transformer en question scientifique la question de l'immigration, autant de passer par le développement durable – qui est au fond une idéologie dont toutes les sciences sont en train de s'emparer pour essayer de conforter leur propre position – me semble une opportunité pour reformuler les problématiques scientifiques jusqu'à réintroduire la question de l'emploi, celle de l'immigration, la question de la manière dont chaque individu habite les lieux, toutes sortes de questions qui sont sous estimées quand on propose des recherches au nom du développement durable, en tous les cas en France.

**Isabelle Stengers** – Sur ce point là, je me demande ce qu'est une question scientifique et c'est la raison pour laquelle, de plus en plus, je parle de « savoir » et non pas de « scientifique ». Une question scientifique n'est claire que dans le repérage disciplinaire. Lorsque l'on veut faire du transdisciplinaire, je préfère le terme de savoir. Par exemple en ce qui concerne les blattes, les savoirs des habitants, qui ne sont pas scientifiques, peuvent être des ingrédients aussi essentiels que le savoir des chimistes et de tous ceux qui peuvent intervenir aussi. C'est important pour la mise en connexion des savoirs, et la différence entre scientifiques et non scientifiques peut devenir un poison.

**Nicole Mathieu** – Oui, mais je n'ai pas du tout dit cela...

**Isabelle Stengers** – Pour faire du transdisciplinaire, il vaut mieux plonger le scientifique dans les savoirs parce que la différence entre scientifiques et non scientifiques devient quelque chose de très problématique.

**Nicole Mathieu** – D'un autre côté, il ne faut pas non plus basculer dans une position, comment dirais-je, un peu démagogique. Certes les savoirs des habitants, des praticiens, etc., sont essentiels mais ils doivent intervenir à égalité avec ceux des scientifiques. Il n'y a aucune raison pour que la science – y compris peut-être la philosophie mais à coup sûr les sciences sociales – avec ses règles, la question de ses méthodes, celle des résultats, soient éliminées d'un problème qui les requiert ! Je redoute cette oscillation entre deux positions extrêmes : n'accorder aucune valeur aux représentations et aux savoirs « populaires » ou « locaux », etc., et inversement en leur accordant tout, ne pas donner sa juste place au savoir scientifique lui-même, qui est aussi une forme de savoir qui a un rôle dans le champ du social.

**Isabelle Stengers** – C'est pour cela que je parle d'écologie des pratiques. Je n'ai jamais dit qu'il fallait se fier au seul savoir non scientifique qui serait dans le vrai alors que le scientifique serait dans le faux. La question est avant tout de pertinence des savoirs par rapport à un problème. S'il est pertinent, par rapport à ce problème, d'avoir besoin d'une avancée scientifique, il n'y a rien à redire à cela. Je n'ai jamais dit le contraire, mais c'est un signe du désastre écologique de nos savoirs que la véhémence de votre réaction alors que je n'avais jamais sous-entendu qu'il fallait se plier et

entendre la vox populi au détriment de celle du scientifique. J'ai touché une zone sensible...

**Nicole Mathieu** – Parce que j'ai cru entendre...

**Isabelle Stengers** – On est dominé par les mots d'ordre.

**Nicole Mathieu** – Tout vient de la réponse que vous m'avez donnée sur l'interdisciplinarité. Pensez vous que, pour un scientifique, puisse exister un espace alternatif tel que les questions, les problèmes qu'il pose et qu'il cherche à résoudre, ne soient pas conçus à l'intérieur d'une discipline mais qu'ils soient d'emblée, comme Pierre Verstraeten nous l'a proposé en choisissant le thème de l'immigration, ceux que pose la société civile ?

**Isabelle Stengers** – Ma réponse n'est pas la vérité mais un pari. Je mets de côté le cas des associations interdisciplinaires mues par un objectif venu d'ailleurs – envoyer quelque chose sur la lune ou sur Mars – qui produit ses propres problèmes mais requiert généralement un progrès des savoirs. Mon pari est que tant qu'autour d'un problème se retrouveront seuls les savoirs disciplinaires, il n'y aura pas de transdiscipline. C'est uniquement si autour d'un problème, les savoirs disciplinaires ont à rencontrer des savoirs non scientifiques, qu'ils pourront mieux reconnaître ce qu'est une discipline, son prix et ses modes de pertinence. Je ne crois pas que les rencontres entre des gens ayant chacun une définition disciplinaire soient susceptibles d'être productives. Ce n'est qu'en plongeant les savoirs disciplinaires dans un ensemble plus vaste de savoirs que quelque chose de l'ordre d'un savoir transdisciplinaire apparaît. Cela ne veut pas dire que les savoirs disciplinaires doivent se mettre à genoux avec culpabilité envers la vérité authentique qui sort de la gorge du peuple. Simplement que pour savoir vitalement, concrètement, ce qu'est la discipline que l'on pratique, pour la vivre avec vibration, on a besoin de rencontrer des savoirs qui ne soient pas des disciplines.

**Nicole Mathieu** – Faites-vous une différence entre transdisciplinaire et interdisciplinaire ?

**Isabelle Stengers** – Non, je prend acte d'une différence qui a été proposée et j'essaie d'en travailler les conséquences. Le mot transdisciplinaire a été choisi pour tirer la leçon de l'échec de l'interdiscipline. L'interdiscipline était une réunion de bonnes volontés, la transdiscipline implique que d'une manière ou d'une autre les disciplines soient mises en risque à partir de ce qui brouillerait leurs limites. Comment faire du transdisciplinaire et non pas de l'interdisciplinaire ? Par une mise en tension du savoir par rapport à ce qu'il ne peut pas produire lui-même. Ce n'est pas une autre discipline qui peut produire cette mise en tension. Pour moi, la seule chose qui puisse mettre en danger les limites, c'est la présence de quelque chose qui n'appartient pas aux disciplines. De ce point de vue là je suis assez proche de ce que Guattari et son groupe faisaient en termes de recherche-action.

**Nicole Mathieu** – Et l'échec de l'interdisciplinaire, à quoi le rapportez-vous ?

**Isabelle Stengers** – Au fait qu'un scientifique disciplinaire n'a rien à gagner à s'intéresser à ce qui est en dehors de sa discipline. Ils sont gentils, polis et courtois et ils s'en retournent pour continuer comme d'habitude.

**Nicole Mathieu** – Vous avez des exemples d'échecs dans la tête ?

**Isabelle Stengers** – Des échecs de colloques qui se disent interdisciplinaires...

**Nicole Mathieu** – Ce n'est pas probant pour moi, car on pourrait dire que, d'une façon générale, les colloques comme mode de fonctionnement scientifique, ou plutôt, comme mode de fonctionnement du rapport des scientifiques à l'action, sont un échec...

**Isabelle Stengers** – Pas du tout... En sciences expérimentales, les colloques n'ont pas été un échec, ils ont été inventés parce que les chimistes et les physiciens en avaient vitalement besoin. Je pense au colloque de Karlsruhe, à ceux organisés par Solvay. Un colloque disciplinaire dans les sciences expérimentales est quelque chose d'important, où se produisent des événements. C'est parce qu'on a fait des colloques sur n'importe quoi, en croyant que c'était une forme neutre, que c'est devenu un échec, mais le colloque disciplinaire, avant que les scientifiques bénéficient d'Internet et discutent en temps réel, c'était une nécessité vitale pour les expérimentateurs...

**Nicole Mathieu** – Mais pour revenir aux colloques interdisciplinaires...

**Isabelle Stengers** – Le dernier auquel j'ai assisté était sur la filiation. On a eu à la fois des interventions érudites sur la théologie alexandrienne et sur les familles de particules élémentaires. Tous les invités, y compris moi, avaient cherché le mot filiation dans leur champ et l'avait mis en exergue. C'était d'un intérêt prodigieux ! Ce type de colloques n'existait pas auparavant et se multiplie ! Le nombre de colloques où l'on m'invite – et que je refuse désormais avec automaticité – en me disant : « Nous avons besoin de la voix d'un philosophe » ! Avoir besoin de l'avis du philosophe, c'est faire de l'interdiscipline !

**Nicole Mathieu** – Je ne définirais pas ainsi l'interdisciplinarité...

**Isabelle Stengers** – Alors à moi de poser la question : que serait une entreprise qui aurait réussi l'interdisciplinaire ?

**Nicole Mathieu** – Pour nous, ce sont les « pratiques » interdisciplinaires qui réussissent ou qui ne réussissent pas. Elles réussissent généralement partiellement, résolvent des problèmes circonscrits, parce qu'elles ne se construisent pas sur des sujets aussi énormes que

ceux auxquels vous faisiez allusion. Par exemple des questions de santé en milieu urbain, le rapport entre qualité de l'eau et système agricole..., qui sont des objets limités dans le temps et l'espace. C'est pourquoi je fais la distinction entre transdisciplinarité et interdisciplinarité : l'interdisciplinarité est une pratique qui n'est pas destinée à durer. Elle tient le temps de la résolution du problème...

**Isabelle Stengers** – On a fait alors de l'interdiscipline avant d'inventer le mot. Lavoisier était interdisciplinaire. Il s'intéressait par exemple à l'hygiène des prisons. L'interdiscipline se fait depuis toujours... Quand je discutais l'interdiscipline, j'utilisais le mot au sens d'après guerre, lorsqu'il s'agissait d'un mot d'ordre : il faut créer de l'interdiscipline comme nouveau type de pratique scientifique. Ce dont vous parlez n'a, et c'est bien heureux, rien de nouveau : essayer quand il y a un problème de trouver les approches pertinentes. C'est astucieux et passionnant, mais pratiqué depuis toujours : la négociation autour d'un problème.

**Nicole Mathieu** – Certes, depuis toujours. Mais il faut peut être aussi prendre en considération ceux qui considèrent que leur pratique mérite d'avoir un autre nom que le seul nom de pratique, que de la qualifier d'interdisciplinaire peut avoir une valeur heuristique, non seulement du côté scientifique en bousculant les concepts et les questions disciplinaires, mais aussi du côté de leur effectivité sociale...

**Isabelle Stengers** – Alors on en revient exactement à ce que je disais, il y a des pratiques multiples intéressantes qui ont, depuis toujours, existé parce que les humains ne sont pas fous. Mais elles existent sur un mode mineur et dispersé, sans principe d'accumulation, sans principe de présence au sens de l'écologie des pratiques, c'est-à-dire sans pouvoir imposer que l'on compte avec elles, sans faire une différence pour d'autres, sans se brancher, s'inscrire et obliger à penser les disciplines... jusqu'à transformer ce qui existe de toute façon en pratiques collectives. C'est ce que j'appelle un événement politique, un événement constituant le politique, ce qui entend transformer les rapports, les jugements, les hiérarchies, etc. Cela se produit quand les femmes fabriquent du féminisme, quand les ouvriers fabriquent le prolétariat, quand les vieux se fabriquent vieux, quand les toxiques se fabriquent toxiques non repentis – c'est mon exemple préféré –, quand les malades du sida se fabriquent *Act up*, etc. Ils ont toujours été ce qu'ils sont mais, à un moment donné, ils réussissent à créer une différence au niveau politique, et bien sûr cela les transforme. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas qu'il existe des pratiques branchant des savoirs différents, mais de savoir quel est le moment où leur existence fera une différence pour d'autres que les bénéficiaires immédiats du problème, fera une différence politique. Nous, les femmes, nous le savons depuis longtemps ! Nous nous activions à l'intérieur des maisons, à faire ceci et cela sans être reconnues... Il a fallu du temps avant que des femmes disent : « Attention ça compte, et ça

pose problème. » Ce sont des événements de constitution politique d'un mode d'existence public, qui entreprend de faire la différence pour d'autres, ce n'est pas une question de mérite scientifique.

**Nicole Mathieu** – On en revient toujours au même point d'indécision, à ce qui fait l'articulation entre le politique et le scientifique, ou dit autrement, à ce qui sépare la pensée et l'acte ordinaire d'une part et d'autre part le registre plus volontariste d'une construction intellectuelle. La pensée d'Isabelle est séduisante, mais elle ne dissout pas l'impression que subsiste une dissociation entre les deux registres comme si on ne pouvait pas revendiquer avec la même force et la même violence son statut d'intellectuel et son statut de militant politique. Pour reprendre l'exemple des femmes, il me semble que le statut scientifique du féminisme n'est pas à la hauteur de son statut politique !

**Isabelle Stengers** – En France peut-être, mais pas aux États-Unis !

**Pierre Verstraeten** – Qu'est ce que tu entends par : n'est pas à la hauteur ?

**Nicole Mathieu** – Il s'est effectivement produit un événement politique quand on a dit : « Le travail domestique est un travail qui compte. » Mais ce sont les pratiques et les actes qui ont été dominants pour faire passer l'idée. En revanche, la dimension proprement scientifique, réflexive sur le travail féminin me semble relativement très en retard !

**Isabelle Stengers** – Le féminisme est un événement politique qui s'est d'abord produit dans des coordonnées culturelles et affectives, le rapport entre vie privée et vie publique, qui ne sont pas des coordonnées proprement scientifiques et donc c'est normal que ses effets, dans le champ des sciences, soient plus ou moins bricolés puisque ce n'est pas là que ça s'est produit. Le politique se produit chaque fois dans un espace particulier, puis a des conséquences dans d'autres espaces. Pour moi, vous voulez créer un événement politique dans « l'espace de la recherche ».

Je crois qu'il vaut mieux parler de « recherche » que de « science ». Il y a des obligations qui tiennent à « qu'est ce que c'est qu'une activité de recherche ? » L'un des boulots du chercheur, c'est par exemple de dire : « OK cet événement politique s'est produit dans des coordonnées qui sont culturelles, affectives... jusqu'où peut-on porter cette nouveauté ? jusqu'où peut-on expérimenter, faire l'expérience des problématiques nouvelles ainsi engendrées ? » Ça, c'est de la recherche ! Les chercheurs, pour moi, sont des « opérateurs d'innovation »... et la dynamique de la recherche pourrait, dans ce cas là, celui du féminisme, consister à apprendre comment l'innovation qui s'est produite en dehors de l'« espace recherche » peut se prolonger. Et notamment dans quelle mesure ce qui se dit, se pense, se fait profitait, bénéficiait, dépendait du silence que cette nouveauté a cassé.

Il n'y a pas à s'étonner de ce que le féminisme soit « en retard » du point de vue de la recherche. Évidemment qu'on est en retard, puisque les frontières disciplinaires sont autant d'étouffoirs d'événements « non disciplinaires ». J'ai quitté la science parce qu'on éduque les étudiants à des manières de faire opérationnelles, mais on les rend aveugles à ce en quoi consiste l'opération. Je vous l'ai dit, les chercheurs sont des « opérateurs d'innovation », en tout cas ceux qui sont vivants, intéressants, gais à rencontrer, risqués. Dans les sciences sociales, il me semble qu'il faut s'attendre à ce que les innovations à partir desquelles on opère ne viennent pas, comme dans les sciences expérimentales, de la production de nouvelles possibilités d'action et de raisonnement produite « à l'intérieur », mais de l'extérieur, des événements qui obligent à penser à nouveau ce qu'on croyait savoir.

**Nicole Mathieu** – Eh bien, je suis plus ambitieuse que vous...

**Isabelle Stengers** – Encore plus ambitieuse ? je suis allée pourtant jusqu'au fin fond de mon ambition !

**Nicole Mathieu** – Je suis d'accord avec votre analyse, mais je ne peux m'empêcher – et c'est peut être ce qui vous a fasciné quand vous avez observé Prigogine –, de croire en une certaine autonomie des rapports entre les sciences. Et je fais exprès de ne pas faire comme Bruno Latour, de ne pas appeler cela recherche... parce que bien sûr les sciences sont paradigmatiques mais la réflexion toujours renouvelée, réactivée, sur les paradigmes d'une science, c'est une occasion aussi de découverte !

**Isabelle Stengers** – L'autonomie, c'est quelque chose de très bien ; mais l'hétérogénéité me suffit, l'hétérogénéité des pratiques. La distinction entre pratiques, que j'essaie de commenter en termes d'exigence et d'obligations, me suffit largement et l'autonomie, à mon avis, c'est un mot d'ordre qui se trouve justifié par certains personnages, ou certaines aventures exceptionnelles, comme celle de Prigogine. Mais au nom de ce type de singularité, de la passion de tel personnage, qui existera toujours, parce qu'il fabrique le paysage dont il a besoin ! Eh bien, au nom de cela on met sous la casquette de l'autonomie des tas de gens qui se font ch... à respecter ce qui maintient l'autonomie de leur discipline. C'est donc un mauvais mot d'ordre pour moi, parce qu'au nom de quelques génies, on frappe d'ennui des générations de gens qui pourraient être beaucoup plus intéressants.

**Nicole Mathieu** – Je reviens sur un des points que je voulais relever dans ce que vous avez dit. Votre intelligence, vos vibrations se portent toujours sur des personnages, des individus, des subjectivités... Prigogine en est un exemple, mais il y en a d'autres... Lavoisier... peu importe... Pour ma part, et cela fait partie de mes ambitions, je crois à l'importance du collectif comme forme de respect des individus. Autrement dit, le temps n'est plus au génie individuel –

en tout cas dans le monde scientifique –, mais aux formes collectives d'autonomie qui se définissent par leur champ...

**Isabelle Stengers** – Pourquoi parler d'autonomie ? Les menuisiers ne réclament pas leur autonomie, ils savent ce qu'il en est du bois et ce qu'ils doivent faire avec le bois et ce qu'on ne peut pas leur demander : leur savoir produit sa propre hétérogénéité. J'ai le même respect pour le savoir du menuisier que pour celui du mathématicien...

**Nicole Mathieu** – Et moi aussi... mais vous sautez toujours... j'essaie de vous maintenir à l'intérieur du compartiment d'une science et vous vous me parlez du menuisier...

**Isabelle Stengers** – C'est parce qu'il faut toujours avant de parler de ce qui est propre aux sciences, le mettre à l'épreuve par rapport à d'autres pratiques...

**Nicole Mathieu** – Ce que je voudrais vous dire, c'est que je crois aussi à la potentialité heuristique de ce qui est entre – et j'insiste sur le mot « entre » – des savoirs scientifiques, et sur un mode dans lequel la question du collectif, la question du refus de l'hégémonie, seraient primordiales. Je crois à une pratique scientifique qui refuse la question de la hiérarchie au sein des disciplines, qui refuse la définition ... Bon, je vois que je vous ennuie...

**Isabelle Stengers** – Non pas du tout. J'ai produit ma profession de foi, vous produisez la vôtre, c'est votre droit le plus strict. J'ai beaucoup suivi la trajectoire de la revendication de l'autonomie des sciences, et...

**Nicole Mathieu** – Je n'ai pas dit autonomie, mais espace d'autonomie, un espace d'alternative qui pourrait contredire votre position qui me semble tantôt pessimiste, tantôt ne valorisant que l'individu...

**Isabelle Stengers** – J'ai fait l'éloge du sédentaire par rapport à celui qui se croit nomade absolu, qui a sa place partout, pouvant aller n'importe où, n'ayant rien à perdre. La sédentarité désigne peut-être cet espace que vous cherchez : c'est ce grâce à quoi on peut comprendre qu'un praticien (appartenant donc à un collectif, puisque pour moi toute pratique est collective) puisse être insulté, scandalisé, si on lui demande certaines choses ou si on le décrit d'une certaine façon, ou si on lui assigne certains rôles. Chaque pratique, y compris celle du menuisier, a ses dimensions de sédentarité et ses dimensions de nomadisme propres. Il est certain que dans ma profession de foi, si la nouveauté ne doit pas être un simple effet de mode qui se propage en homogénéisant, si elle doit se propager par répercussions produisant de l'inattendu, alors les sédentarités non seulement doivent être maintenues, mais en plus doivent être cultivées en tant que telles, en tant que sédentarités. Je continue à me méfier d'autonomie, parce que l'autonomie d'un collectif ne s'oppose en rien à une discipline de fer à l'intérieur, les sciences expérimentales en sont la preuve. Ce qui

m'intéresse, c'est qu'un chercheur, pas un individu, un praticien, membre d'un collectif, puisse dire : « Ici ça me fait vibrer, c'est ici que je suis vivant ». Et pas « J'ai un objet », mais « C'est ici ma vie ». Du moment que l'on se considère comme sédentaire, enraciné, attaché – et non pas légitimé – par un objet et réclamant une autonomie au nom de son objet, moi je suis d'accord ! Je hais ceux qui pensent pouvoir passer partout, ils ne font que des ravages, et des conneries. C'est en se reconnaissant « attaché » que l'on peut produire du neuf. La sédentarité et les attaches me suffisent. Cultivons nos attaches, c'est ça aussi l'écologie des pratiques. On ne fera jamais du physicien un philosophe, par bonne volonté, pas plus qu'on ne fera du loup un végétarien !

**Nicole Mathieu** – Et alors, que veut dire le sédentarisme en philosophie ?

**Isabelle Stengers** – Pour moi, et un philosophe parle peu au nom des autres, cela veut dire « être sédentaire de l'espace vibrant... » Je crois que j'ai montré beaucoup de sédentarité dans ce type de vibrations... ce qui implique de procéder à la fois par partage et par contraste. Là où Prigogine dit : « Tiens, je comprends théoriquement et je vis pratiquement », je ne vais certainement pas essayer de me mettre à sa place, de partager ses risques de physicien. En revanche, je peux partager quelque chose qui me fait comprendre ce à quoi un physicien est attaché. Je ne lui demande pas de partager mes risques, la vibration se fait entre hétérogènes. Le fait de ne pas me confondre avec ceux que je rencontre me permet de m'intéresser à ce que les autres font, à ce dont leurs attaches rendent les gens capables. Du coup, je vis dans un monde avec plein de gens intéressants !

**Nicole Mathieu** – ...dans un monde d'observation...

**Isabelle Stengers** – Pas d'observation, de vibrations ! Je n'observe jamais Prigogine.

**Nicole Mathieu** – Les autres également alors ?

**Isabelle Stengers** – Évidemment ! Quand je me lance dans un travail avec quelqu'un qui appartient à un autre champ, c'est parce que quelque chose s'est passé entre nous. Je ne les observe surtout pas. On ne peut pas observer et produire un lien en même temps, en tout cas si on entend « observer » au sens usuel.

**Nicole Mathieu** – Puisque vous les aviez appelé « terrain »... On dit souvent observer un terrain, observer une expérience...

**Isabelle Stengers** – Une expérience, ça ne s'observe pas ! Il faut lire Andrew Pickering (*The Mangle of Practice*, Chicago UP). Il parle de la danse de l'expérimentateur avec son détecteur. Il y a des moments où on ne peut plus faire la limite entre ce qu'est l'humain et ce qui constitue le dispositif. Oui, il y a des gens qui font de l'observation ! Ceux qui font de l'éthologie des babouins, ils observent, mais, « nom d'une pipe », pour

observer, ils se fabriquent un regard, ils dessinent, ils prennent note, ils font des codifications, cela leur prend des années... ils doivent se fabriquer capables d'observer si l'observation est leur pratique. Mais moi je n'observe pas les scientifiques parce que je ne suis pas une éthologue des scientifiques ! L'éthologue ne parle pas avec ses « sujets ».

**Nicole Mathieu** – Alors, vous vibrez avec eux ?

**Isabelle Stengers** – Évidemment...

**Pierre Verstraeten** – Avec ceux qu'elle choisit !

**Isabelle Stengers** – ...avec ceux que je choisis...

**Nicole Mathieu** – Est-ce un concept philosophique, la vibration ?

**Isabelle Stengers** – Oui, mais pour moi, pas pour tous les philosophes. Avant que ne se forme une relation qui peut être caractérisée, décrite, il existe une zone que l'on pourrait appeler émotionnelle si l'on veut, quoiqu'elle n'ait rien de sentimental, rien à voir avec les émotions des romans, ni avec l'amour au sens propre..., quoiqu'il y ait de l'amour dedans. Sa présence traduit quelque chose qui, pour moi, est important, est signe que quelque chose est possible. Les deux termes de la relation ont fait ce que Deleuze appellerait des noces contre-nature, ou une opération d'entre-capture. Il y a matière à transformation, non pas mutuelle au sens où il y aurait un rapport symétrique entre les deux transformations : ce sont des transformations corrélées... le chemin de la guêpe et de l'orchidée. On a la chance d'avoir des temps plus courts que la guêpe et l'orchidée qui ont mis des millénaires à parfaire leur corrélation, nous on fait notre symbiose en temps réel. Et j'essaie d'être symbiotique et non pas parasite. On peut parfois parasiter, mais... quand c'est important ça devient symbiotique ; quoique parfois je me borne à parasiter, c'est-à-dire à prendre... La vibration est ce que Deleuze appellerait le précurseur obscur de quelque chose qu'il faut encore fabriquer. C'est parce que je suis philosophe que je peux faire comme je peux, comme je sens !

**Pierre Verstraeten** – C'est invivable dans une discipline.

**Nicole Mathieu** – C'est la subjectivité...

**Isabelle Stengers** – Oui c'est possible, mais néanmoins, il faut encore que j'écrive...

**Nicole Mathieu** – Oui, mais quand même, où se trouve le principe de la pensée, le principe de l'acte de penser ? dans l'intervalle ?

**Isabelle Stengers** – Le principe est dans la rencontre et non dans une subjectivité soudaine...

**Nicole Mathieu** – Pas dans une subjectivité soudaine, mais dans une subjectivité de relations.



## Repère biographique et bibliographique

Isabelle Stengers, née en Belgique en 1949, a fait des études de chimie, puis de philosophie des sciences à l'université libre de Bruxelles. Elle y enseigne depuis 1987 à la faculté de philosophie et de lettres. Dès le début de son travail de philosophe, elle entame une collaboration avec Ilya Prigogine, menant à la publication de *La nouvelle alliance* (Gallimard, 1979) et de *Entre le temps et l'éternité* (Fayard, 1988). De cette première orientation de recherche, centrée sur une controverse conceptuelle spécifique de la physique, elle entreprend d'explorer la diversité des sciences et leurs rapports. Dans cette double perspective s'inscrivent *D'une science à l'autre. Des concepts nomades* (Seuil, 1987), dont elle a assuré la direction scientifique, et avec J. Schlanger, *Les concepts scientifiques : invention et pouvoir* (La Découverte, 1989). À partir de 1989, l'investigation d'Isabelle Stengers s'étend au rôle joué par les idéaux de scientificité en psychanalyse. C'est à partir du statut

contesté de l'hypnose que s'est organisée cette investigation, qui a été marquée par une série de publications : *Le cœur et la raison. L'hypnose en question de Lavoisier à Lacan* (en collaboration avec L. Chertok) (Payot, 1989), *L'hypnose, blessure narcissique* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1990), *Mémoires d'un hérétique* (avec L. Chertok, et D. Gille) (La Découverte, 1990) et enfin *La Volonté de faire science. À propos de la psychanalyse* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1992). Elle prolonge aujourd'hui cette recherche dans la direction de l'ethnopsychiatrie et a publié, avec Tobie Nathan, *Médecins et Sorciers* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1995).

Isabelle Stengers mène d'autre part des recherches en histoire des sciences. Elle a participé aux *Éléments d'histoire des sciences*, publié sous la direction de Michel Serres et a publié une *Histoire de la chimie* avec Bernadette Bensaude (La Découverte, 1993). Dans *L'invention des sciences modernes* (La Découverte, 1993), Isabelle Stengers tente de poser la question générale des sciences modernes qui constituent pour elle un « nouvel usage de la raison ». Dans sept volumes parus sous le titre général de *Cosmopolitiques* entre novembre 1996 et mai 1997 aux éditions La Découverte, Isabelle Stengers pose à nouveau cette question des savoirs dits modernes à partir d'un problème : est-il nécessaire que ces savoirs se présentent sur un mode polémique, chacun disqualifiant ceux qu'il juge plus faibles et tous s'accordant à disqualifier les « savoirs non modernes » ? Le neutrino des physiciens peut-il coexister de manière pacifique avec les ancêtres des peuples traditionnels ? Enfin, dans *Sciences et pouvoirs* (Labor et La Découverte, 1997), Isabelle Stengers pose le problème du rôle des sciences et des techniques au sein des sociétés démocratiques. Elle analyse aussi la relation entre expertise scientifique et décision politique dans la question des drogues avec Olivier Ralet, dans *Drogues. Le défi hollandais* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1991).

**Isabelle Stengers** – Oui, mais je ne suis pas en train de dire que c'est comme ça que les chercheurs doivent faire ! Vous m'avez demandé de parler de ma pratique...

**Nicole Mathieu** – Non, peut-être... mais j'entends ce que vous dites dans le sens où cela m'éclaire sur ce que peut être la position du philosophe, plus ou moins...

**Isabelle Stengers** – Non... Non. Ce n'est pas la philosophie, cela fait partie de ma manière de faire de la philosophie, c'est ce à partir de quoi je fabrique mes concepts.

**Nicole Mathieu** – Comment se fait-il que mes relations avec vous soient aussi difficiles ? Et je pose la question aussi à Pierre Verstraeten. Dans cet échange que j'ai avec Isabelle – qui en même temps me séduit beaucoup –, quelque chose me fait penser qu'au delà du dialogue un travail, entre NSS et vous est hypothétique...

**Isabelle Stengers** – Guattari dit quelque chose de très beau : il y a un rapport entre philosophie et amitié. Et donc les modalités de travailler avec les philosophes passent par quelque chose de bizarre, cette amitié... mais pas au sens où ce sont des vieux potes qui se rencontrent et se tapent dans le dos, etc., mais c'est vrai que c'est un espace de pratiques qui est parfaitement distinct de l'espace des pratiques scientifiques. Mais ce n'est pas plus facile de travailler avec des

artistes... je parle des artistes puisque la répartition qui prévaut pour l'Europe moderne est philosophie, sciences et art. Nos obligations sont très différentes et il est plus facile de travailler dans l'homogénéité – qui a certes ses diversités – de la recherche scientifique qu'avec des gens qui ont d'autres obligations. Je dirais comme Deleuze : « J'essaie de fabriquer des instruments », et mon bonheur, c'est si quelqu'un, un scientifique notamment, vient me dire : « Et bien cet instrument, je l'ai un peu transformé pour l'avoir à ma main, mais, nom d'une pipe, qu'est-ce qu'il m'a été utile ! » Si quelqu'un m'écrit en me disant : « Ce que vous avez dit m'a fait du bien parce que j'ai enfin compris que je pouvais dire cela, que j'avais le droit de le dire... vous m'avez confirmé dans un droit de dire », j'ai l'impression d'avoir fait mon boulot. Et la personne n'aura jamais à me citer, puisqu'il s'est passé un événement où tout à coup cette personne s'est rendu compte qu'elle avait été prisonnière d'un certain type de rhétorique conceptuelle et qu'une autre façon de poser les problèmes faisait que les mots cessaient d'être ses ennemis. Au lieu qu'elle se heurte aux mots qui confirment tout l'environnement de hiérarchie, de priorités, de recherches de preuves, de devoirs ; brusquement ils lui donnent un surcroît de puissance. Mais un surcroît de puissance uniquement parce qu'elle en avait déjà ! Je ne suis donc rien sans les gestes de ceux qui prennent, parce que ce que je peux fabriquer les intéresse. Je ne suis rien, sauf ma propre jouissance, bien sûr !

**Pierre Verstraeten** – Bon, alors, à bon entendeur salut !